

Le train fantôme (V)

Éric Méchoulan

Numéro 13, automne 2007

La littérature et l'animalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2548ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Méchoulan, É. (2007). Le train fantôme (V). *Contre-jour*, (13), 23–29.

Le train fantôme (V)

Éric Méchoulan

Au dernier épisode paru dans Contre-jour 12, le train de notre héros, à la faveur d'un énigmatique arrêt à un croisement d'aiguillage, devint le théâtre du jeu questionnaire télévisé Qui veut la luuuuuuunnnne ? animé par le redoutable Sokratès aux dents immaculées.

*

À la suite du Télé-Train, six immenses wagons sont propulsés par la même locomotive maigrelette. Ces wagons sont peints de couleurs allant du bleu à l'orange, chaque couleur indiquant aux spécialistes les dates des fiches qui y sont contenues. Nous avons là, en effet, les anciens fichiers d'état civil avant que l'informatisation ne les rendent caduques, tout au moins avant que la seconde vague de logiciels informatiques n'en fasse dépérir l'usage, car les premiers temps les deux systèmes d'entrée des naissances, des mariages et des décès avaient fonctionné de concert — d'ailleurs, pour le meilleur état des affaires publiques (grâce à la prudence habituelle de nos fonctionnaires qui les rend toujours acerbes contre les nouveautés remettant en cause leurs avantages acquis et d'une inertie impénétrable pour ce qui contreviendrait à leurs petites habitudes), puisque la première série de logiciels avait été rapidement rendue obsolète par une nouvelle génération, ce qui avait entraîné l'arrêt de leur production, mais aussi, au bout de quelques années, l'incapacité de lire les

anciens fichiers informatisés dans la mesure où ordinateurs et logiciels n'étant plus produits, on ne savait même plus exactement comment ils l'avaient été, tous les calculs et les manuels d'exploitation ayant été enregistrés par ces mêmes logiciels. Nous possédons donc encore aujourd'hui des fiches transportées dans ces wagons erratiques, que le temps a rendu de moins en moins lisibles, et des fichiers informatiques dans des bureaux abandonnés, que le progrès a rendu aussi inaltérables qu'inaccessibles. On ne sait qui il faut remercier le plus du temps ou du progrès. Bien entendu, il serait possible de se demander pourquoi transporter dans ces wagons des fichiers qui seraient mieux logés dans un établissement sûr, au degré d'hygrométrie constant, à la luminosité réduite à l'essentiel et au mouvement proche du néant, on pourrait se poser ce genre de questions, mais, d'une part, ce serait faire preuve d'un sens plutôt modéré des innovations, car ce n'est pas parce que les archives ont toujours, depuis la nuit des temps, été conservées dans un endroit à la fois stable et sacré, simultanément maison et temple, qu'il faudrait leur interdire tout voyage (si les Archives transmettent tant d'informations cruciales dans le temps, pourquoi ne pas les faire aussi migrer dans l'espace ?), d'autre part, cela témoignerait d'un incroyable aveuglement sur l'époque qui est la nôtre, où bombes de sous-groupes terroristes incontrôlés, attaques préventives, tornades d'un ciel imprévisible et dysfonctionnements constants des gouvernements font en sorte de rendre n'importe quel bâtiment administratif aussi sûr qu'un banc de harengs à la saison des pêches, par conséquent et tant qu'à faire, autant les transporter ici et là, au hasard des lignes de chemins de fer encore valides, pour que les populations puissent continuer à admirer la prévoyance des anciens États dans la beauté oblongue de wagons aux couleurs encore luisantes. Il avait même été décidé que les fiches transportées dans les wagons suivraient l'errance réglée des hommes grâce au spectacle constant du Télé-Train, accompagnant ainsi les jeux du quotidien et l'inlassable découverte des petites gens, car l'administration est surtout spectacle du secret, manifestation de l'opacité et mise en scène de l'inaccessible, d'après ce qu'écrivait, avec un brin d'heureuse vanité, Blaise Bossuet dans la Revue Illettriste de Saint-Glinglin. En tous les cas, la jeune femme aux cheveux ensanglantés sanglotait par avance à l'idée de devoir pénétrer

dans un de ces wagons (mais les jeux sont les jeux et le public a ses exigences), car chacun savait l'inanité profonde à entrer dans ces hauts lieux de l'antique administration, tout y ressemblait à la nuit, étrangère par principe aux douleurs et aux angoisses des humains, aussi distante et insondable que le vide, d'une indifférence parfaite qui est celle de l'univers lui-même lorsqu'il tourne et roule dans le ventre des siècles. Chaque wagon accueillait l'habile folie de l'état civil qui ne s'encombre pas des détails de l'existence (petites haines ou grandes amours, médiocres réussites ou vaines glorioles) et ramasse une vie dans quelques anecdotes judicieusement datées : une naissance, une mort et quelques alliances légalement paroxystiques pour conjurer le temps qui passe et alimenter la prothèse mémorielle de l'État par laquelle il recueille les commencements et commande à l'avenir. Les wagons étaient encombrés de rayonnages pleins de boîtes et de dossiers aux étiquettes moisies entre lesquels filaient des couloirs étroits qu'éclairaient seulement quelques ampoules verdâtres, pour autant qu'elles brillassent encore après des années de bons et loyaux services. Certains couloirs étaient obstrués par des fichiers tombés du haut des étagères, voire par des rayonnages entiers, à moitié éventrés, qu'il fallait escalader laborieusement, sans savoir si le passage serait libre un peu plus loin ou si l'on n'était pas en train de faire vaciller tout un pan de la construction complexe en y ajoutant son poids et son improbable liberté de mouvement. Les armatures, les crochets, les filins qui permettaient de stabiliser les rayonnages et les fichiers avaient été malmenés par les trajets incessants et la moiteur des wagons, plus rien ne tenait fermement, les fiches voyageaient elles aussi de haut en bas, de gauche à droite, et finissaient à l'état de chiffon indéchiffrable, transformant, par une révolution inattendue ou au contraire soigneusement programmée, l'ordre éternel des naissances et des morts en d'anarchiques archives. Ainsi, certains individus aux dates de décès avérées semblaient n'être jamais nés, d'autres aux dates de naissance très anciennes semblaient immortels puisque aucune mention de leur mort n'était retraceable, plus étrange encore quelques personnes avaient dans ce qui passait pourtant pour leur fiche personnelle une date de décès précédant leur naissance. Tout bougeait, branlait, cahotait : les trains, les vies, les fiches et les morts. En définitive, ce qui tenait le mieux, c'était encore les toiles d'araignée qui

pullulaient et rendaient toute forme de progression au début agaçante, puisqu'il fallait faire sans cesse le ménage dans ses cheveux ou sur ses bras, puis angoissante tant ces obstacles fragiles, remplis de victimes parfois déjà en partie mangées, ne révélaient jamais l'insecte secret qui en avait élaboré la délicate géométrie. Les couloirs encore libres étaient si étroits qu'une personne, même mince, ne pouvait s'y déplacer que de profil, ce qui obligeait l'individu à faire demi-tour au bout de l'allée et à reparcourir le même couloir le visage tourné cette fois vers les étagères opposées. Mais il faut bien reconnaître que les couloirs libres de toute paperasse et vides de fichiers amoncelés sur le plancher étaient fort rares. Ce qui explique que, avec un air de reptile écaillé, la jeune femme donnait l'impression de se tordre dans l'espace clos de ce wagon rempli d'obscurité et de papiers en voie de décomposition comme dans un estomac en cours de digestion, suivie par une caméra automatique infra-rouge qui retransmettait aux amateurs avides son visage crispé par la peur, ses mains chassant devant elle des morceaux de paperasse chaque fois qu'elle tentait d'en attraper les lambeaux, ramassant des poignées d'écritures absconses, des dossiers mités, de l'archive flapie. Elle pataugeait dans ces vieux papiers dont la poussière faite de microscopiques molécules de fiches rédigées à l'encre réglementairement violette de l'état civil tournait follement autour d'elle, collait à ses gestes comme si elle prenait, en effet, un bain d'identité — d'où l'heureux titre du jeu — dans la toile d'araignée immense des fichiers géométriques. Dans les fiches, naissances et trépas errent ainsi au loin, les archives sont sans commencement et sans fin, elles sont certes enserrées dans la sphère oblongue des wagons, mais ces limites sont les figures formelles d'autres limites : celles de la Nécessité qui fait naître et qui fait mourir. L'Administration, faut-il reconnaître, n'est pas du même ordre que les humains, ses limites sont celles de la Nécessité même. Les fiches ne servent pas, comme dans un rêve, à conjurer la mort, mais, comme dans un cauchemar, à gouverner les vivants : elles forment une nappe de langage, à la fois d'une étincelante visibilité et délabrée, où des voix sans corps se battent pour raconter leurs histoires. Mais des histoires de dates et de noms comme s'il était possible d'y atteindre une chair et quelques vibrations physiques introuvables autrement, écrites par la même main qui a pu aussi noter une recette de purgatif et quelques vers

aux doigts de rose. Les Archives de l'état civil forment un langage stagnant, un langage qui a donné congé à la tyrannie du présent et au vertige de l'actuel; un langage qui n'offre, heureux, pour seul présent que le déjà vécu. Les fiches sont un plancton (d'ailleurs, glissa Sokratès heureux de reprendre la parole pour commenter le jeu, un des Anciens Animateurs parlait dans sa langue natale du *plankton noon*, la pensée errante des *dikranoi* — les humains, ceux qui ont deux têtes, l'une quêtant la vérité, l'autre heureuse des apparences, mesdames et messieurs, qu'on se le dise —) dans l'océan de l'existence. Le train-baleine les avale par milliers, chaque fiche dans sa platitude même recèle des trésors de possibilités : le contraste heureux des nombres, les noms aux jeux sémantiques infinis, les mariages, les divorces, les enfants par lesquels des vies prennent forme, tout appelle des écrivains, mais, dieu soit loué, il est bien difficile d'écrire, comment remonter des effets aux causes dans la poussière des événements et redescendre des causes aux effets dans les trompe-l'œil de la réalité, les nombres d'ailleurs sont égarants, car certains événements postérieurs déterminent en fait la perception et la compréhension de ceux qui les précédaient et il faudrait pouvoir multiplier les temporalités pour décrire en même temps tout ce qui arrive et, pire, tout ce qui n'arrive pas. Que les fiches entremêlent les âges, comme nous l'avons remarqué plus tôt, ne constitue que le doublet empirique du principe, appelé par les savants, Embrouillamini ontologique. Il faut le reconnaître, Mademoiselle, dit Sokratès, depuis qu'est mort celui qui parle, sa parole rôde à la surface des choses, ne leur arrachant d'autre sens que celui de sa disparition, si bien qu'il devient, dans le brouillard continu de son langage, enjambant toujours les limites de son œuvre, rôdant à ses confins, l'approchant et n'y pénétrant que pour en être aussitôt repoussé comme le veilleur le plus proche et le plus exclu, le pli intérieur qu'elle dessine et autour duquel il se répartit. Mais cela ne suffit pas. Ce qu'il faudrait faire, c'est repérer l'espace ainsi laissé vide par la disparition de celui ou de ceux qui parlent, suivre de l'œil la répartition des lacunes et des failles, et guetter les emplacements, les fonctions libres que cette disparition fait apparaître. Dans le silence du wagon, cette voix résonne comme un nom caché que la jeune femme doit chercher au hasard des couloirs multiples, comme si des dieux déjà moribonds avaient fait en sorte que les hommes reprennent à

leur compte les illusions de leurs destins et que la meilleure réponse que ceux-ci eussent su faire avait été de bâtir un nouvel Enfer, avec pour juge et gardien un demi-dieu jusque-là mineur qu'on appelait Archive. Le sang de la jeune femme coule, bien à sa place dans les veines du corps, il remonte vers le cœur par les artères et repart ensuite faire son voyage au long cours, passant le cap des coudes et des genoux ou descendant le long du golfe profond du ventre, mais à quoi bon, puisqu'elle parcourt vainement des couloirs délirants où aucun fichier n'est à la place à laquelle il aurait dû se trouver et que tout le cycle ordonné de son corps ne correspond en rien au foutoir insondable des existences bien archivées. C'en est au point que même son ventre y réagit, quelque chose bloque dans son estomac, sa haine peut-être, elle voudrait la vomir un grand coup, la vomir sur le bord du chemin et puis s'en aller, enfin débarrassée de ce qui l'empêche de respirer tranquillement, ce machin qui lui flanque la nausée, au lieu de cela, elle doit continuer à jouer le jeu de l'existence, faire semblant de vouloir gagner, tâcher de ne pas laisser les fiches prendre le dessus. Cependant, comme l'aimant attire les particules de fer éparses dans une masse de matériau, les Archives tirent à elles les vies avec leurs absences. Ce n'est pas gênant, pour autant que l'on privilégie l'anonymat de l'administration par rapport aux petites vies chèrement payées de tout un chacun. Contrairement à ce que l'on pense souvent, en effet, les Archives, à l'image du Phénix, renaissent sans cesse de leurs décompositions (collationnant les naissances et les décès, elles sont au-delà de la vie et de la mort) : on n'en sort jamais, et la jeune femme en faisait l'amère expérience, Ariane sans fil ni Thésée à guider ni monstre à trahir, engluée dans cette substance collante de corpuscules identitaires dont elle devait ramener au grand jour les vies complètes des Nouveaux Sophistes. Elle ne sortit jamais de ce wagon labyrinthique et mourut au bout de trois heures, écrasée par une série de fichiers trop anciens pour être interrogés. Je vis ses derniers moments sur l'écran de contrôle auprès de Sokratès qui souriait : l'être de l'Archive l'a emporté sur les apparences corporelles, chers télésectateurs, et, pour ce soir du moins, pas de gagnante au grand jeu de l'Identité. Pourtant, dans le gros plan de son visage, lors de son dramatique dernier soupir, elle avait fait s'envoler d'ultimes bribes de papiers sur lesquelles j'avais cru discerner un bref instant, de la main

d'une écriture tatillonne la date et le lieu de naissance du professeur Mechoulan, peut-être même la date et le lieu de son décès — ce qui m'aurait bien intéressé étant donné la petite usurpation d'identité à laquelle j'avais été obligé de me livrer. Mais ce fut trop bref ou trop évanescent pour que je puisse y déchiffrer autre chose que mon regret. La parole biblique est ainsi, non pas retournée, mais déplacée : qui cherche trouve, certes, mais il trouve ce qu'il ne cherche pas ou ne trouve pas ce qu'il cherche, car les voies des Archives sont impénétrables. De toute façon, l'homme est sans retour — et la femme, en laquelle beaucoup d'hommes, il y a déjà belle lurette, avaient mis leurs espoirs au point d'y déceler l'amande lumineuse de l'avenir, n'a pas fait mieux. Toutes les histoires nombreuses d'Ulysses rusés qui parviennent sur le sentier des décennies errantes à reconnaître les signes et à parvenir de nouveau chez soi, dans le creuset des jours anciens, avec le même lit bien enraciné dans le sol, sont des blagues de potache homérique. Ulysse est le Monsieur Bricolage des faux retours et Pénélope la Madame Nostalgie des amours d'antan. Pendant que la caméra à l'intérieur du wagon enregistrait les derniers pas égarés et le lent désastre de la jeune femme, la nuit s'était mise à rôder autour de nous, tournant en rond précautionneusement comme un chien qui cherche la couche idéale, avant de s'étaler finalement et de faire oublier la lumière du jour. Sokratès, passant alors un bras cordial autour de mon cou, prit sa plus belle voix, une voix de moustache et de barbe, plongeant dans les basses comme un chanteur russe dans la vodka, pour me susurrer que j'avais donc gagné le droit de retourner à mon train comme tous les télésectateurs de regagner leur lit, s'ils en possédaient un. Ce qu'il y a d'extraordinaire avec les mots, c'est qu'ils engendrent des actions trivialement ordinaires, tant on veut donner l'impression de comprendre ce qu'ils signifient, de faire ce qu'ils disent et de jouer les rôles qu'ils nous supposent, cette certitude m'a ainsi permis de me traîner vaillamment jusqu'au wagon à bestiaux dont j'avais été extirpé et de rejoindre celle dont j'espérais bien qu'elle n'avait pas profité de cet intermède pour m'échapper de nouveau dans le vertige de paroles insaisissables.

[...La suite au prochain numéro...]